

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE BRETONNE

1 - L'ÂGE DES LÉGENDES

Des héros celtiques...

La littérature bretonne est ancienne, très ancienne et même... plus ancienne que la Bretagne elle-même !

En effet, c'est au V^{ème} siècle que l'Empire Romain s'effondre et que les Angles en profitent pour envahir ce qui deviendra... l'Angleterre. Dans la foulée, ils en chassent les Bretons qui se réfugient un peu partout : au Pays de Galles, en Cornouailles et bien sûr dans ce qui deviendra à son tour... la Bretagne.

Ces Bretons emportent alors dans leurs bagages une littérature qui se présente sans doute à peu près comme les littératures irlandaise et galloise de la même époque, c'est-à-dire en longues épopées, où le **barde** entremêle la prose, la poésie et la musique.

Une épopée est un long récit dont le souffle épique sert à vanter les exploits d'un héros plus ou moins mythique. Voici un extrait de la Táin Bó Cúailnge, la plus grande épopée irlandaise. Une voyante annonce ainsi la venue du héros :

« Je vois l'un des chevaux attelés au char, coursier hardi, rouge comme cuivre, fort, rapide, furieux, cabré, au sabot large, à la poitrine large ; il frappe le sol de coups forts et triomphants à travers gués, embouchures de rivières, édifices, routes, plaines, vallées, pour ne s'arrêter qu'après la victoire ; sa course est aussi rapide que le vol aérien de oiseaux... L'autre cheval est rouge au front large bien frisé, au poil bouclé, au dos ample ; il est svelte, sauvage, long, très fort ; il parcourt la campagne, tant les plaines que les clos, les montées que les descentes ; même dans une forêt de chênes, sa course ne trouve pas d'obstacles.

Le char est fait de bandes de bois entrelacées d'osier, les deux roues sont blanches et garnies de cuivre, le timon blanc garni d'argent, la caisse très haute - je l'entends craquer - le joug arrondi a un air de force et de fierté ; les deux rênes sont ondulées et très jaunes.

Dans le char est assis un homme à la chevelure bouclée et longue ; son visage moitié rouge, moitié blanc, le côté blanc propre et bien lavé ; son manteau bleu et rouge comme cuivre, son bouclier brun et d'un beau jaune à la bordure ciselée de laiton. Brillante, rouge et fière est la couleur de samain qui semble de feu. Un pavillon en plumage d'oiseaux du pays surmonte la caisse cuivrée de son char...1 »

Il faut dire que le héros dont il s'agit, Cú Chulainn, va bientôt vaincre à lui seul les armées de quatre rois d'Irlande !

Ces héros sont très souvent « apparentés » entre eux (certains seraient d'anciens dieux païens, d'autres auraient réellement existé), alors on a pris l'habitude de les regrouper par « familles » que l'on appelle des *branches* au Pays de Galles et des *cycles* en Irlande.

Le Pays de Galles a conservé les quatre branches du Mabinogi, et les innombrables histoires irlandaises se rangent plus ou moins facilement dans le Cycle des Rois, le Cycle de la Branche Rouge, le Cycle d'Ossian et le Cycle « romanesque ».

Et la littérature bretonne dans tout ça ? Nous n'avons malheureusement rien conservé de cette époque : la littérature écrite s'est perdue, et la littérature orale a été collectée beaucoup trop tardivement, même si cela n'enlève rien à son mérite.

Toutefois, nous savons que la tradition littéraire celtique s'est bel et bien perpétuée en Bretagne. Nous en avons des preuves indirectes, comme les rimes internes que l'on retrouve aussi bien dans les épopées irlandaises du VII^{ème} siècle que dans les Noëls bretons du XVII^{ème} siècle.

Des rimes internes, c'est quoi ? En français, les rimes sont finales, c'est-à-dire qu'elles tombent à la fin du vers, comme dans l'exemple suivant (extrait du *Britannicus* de Jean Racine) :

Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me c^a**ause**
M'occuperont assez tout le temps qu'il rep^a**ose**.

Mais en moyen-breton, les rimes sont finales *et internes*, c'est-à-dire qu'elles tombent aussi bien à la fin qu'à l'intérieur du vers lui-même, comme dans l'exemple suivant (extrait des *Noëls anciens* publiés par Tanguy Guégen en 1650, où la rime ^b est finale et les rimes ^a et ^c sont internes) :

Guyr Roue 'n goul^a**aou** so deuet dan tr^a**aou** l^a**aou**^b**en**,
Da douen hon bl^c**am**, hon s^c**am** bete ^c**am**^b**en**

Or, ces rimes internes se retrouvent aussi dans la poésie galloise, comme dans l'exemple suivant (extrait d'un poème de Iolo Goch, un poète gallois qui a vécu à la fin du XIV^{ème} siècle) :

Pan ^a**aeth** mewn ^b**gwroli**^a**aeth** ^b**gwrdd**,
Goru^b**gwr** fu garw a^b**gwrdd**

Nous sommes donc en présence d'un mode de versification commun aux littératures celtiques et à elles seules, ce qui ne peut s'expliquer que par une origine commune.

Par ailleurs, même si cette première littérature bretonne s'est perdue, nous pouvons en retrouver les matériaux dans la fameuse « matière de Bretagne », dont les littératures française et anglaise

se sont servi pour reconstruire les *cycles arthuriens*, les *romans de Tristan et Iseult* et les *lais*, par exemple.

Le sentiment national et... le chauvinisme n'existent pas encore au Moyen-Âge. Des écrivains anglo-français comme Marie de France n'éprouvent donc pas la moindre honte à avouer franchement ce qu'ils doivent à la littérature bretonne. Les passages suivants sont sans équivoque :

« D'un moult ancien **lai breton**
Le conte et toute la raison
Vous dirai... »

« Une aventure vous dirai,
dont les Bretons firent un lai.
Laüstic* a nom, ce m'est vis, [an eostig]
si l'appellent en leur pays... »

« ...D'elles deux a le lai a nom
Guildeluëc ha Guilliadun... »

...aux saints bretons


Est-ce à dire que la littérature bretonne ne nous a vraiment rien laissé de cette époque ? Non, car il ne faut pas oublier qu'après le temps de héros est venu celui des *saints*.

Les monastères ont vanté leurs mérites dans des *hagiographies* (des vies de saints) où l'on retrouve un peu le ton de nos *marvel comics* d'aujourd'hui : les superméchants viennent opprimer le peuple jusqu'à ce que les supersaints viennent le délivrer avec l'aide de Dieu ou... par la ruse.

Seulement, même si l'Église parlait sans doute en breton, ne serait-ce que pour se faire comprendre, elle écrivait toujours en latin. C'est dommage, mais ces vies de saints sont souvent pleines d'informations, et elles ne sont d'ailleurs pas dénuées d'intérêt littéraire.

Nous vous ferons grâce du latin. Voici le début de la vie de Saint Pol qu'**Albert Le Grand** a résumée au XVII^{ème} siècle :

Le comte, voyant les miracles que Dieu faisait par les mérites de St Pol, le supplia de délivrer cette île de l'importunité d'un horrible dragon, long de soixante pieds, couvert de dures écailles, lequel sortait souvent de sa caverne, et se ruant sur les prochains villages, dévorait hommes, femmes et bestiaux indifféremment. St Pol consola le comte, et passa la nuit en prières avec ses prêtres et, le matin, dit la messe et se mit en chemin vers la caverne du dragon, avec ses ornements sacerdotaux ; le comte et le peuple le suivirent jusqu'à un endroit d'où ils lui montrèrent la caverne du dragon et n'osèrent passer outre. Il se trouva un jeune gentilhomme de la paroisse de Cléder, lequel s'offrit d'accompagner St Pol et jamais ne le quitter ; le saint accepta son offre, et, ayant



béni son épée, marchèrent contre le dragon, auquel le Saint commanda de sortir de sa tanière ; ce qu'il fit, roulant les yeux, en sa tête, froissant la terre de ses écailles et sifflant si horriblement, qu'il faisait retentir les rivages circonvoisins...

Notons en passant que la langue bretonne existe bien à cette époque (on en a des traces écrites dès le VIII^{ème} siècle), mais que c'est à partir des X^{ème} et XI^{ème} siècles « seulement » qu'un latin de moins en moins latin se met à ressembler véritablement à la langue française.

¹ Traduction de Joseph d'Arbois de Jubainville, Cours de littérature celtique.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE BRETONNE

2 - LA LITTÉRATURE GOTHIQUE

La littérature des ducs de Bretagne

Les alentours de l'An Mil sont jonchés de ruines : le grand empire de Charlemagne s'est divisé (843) et la Bretagne en a d'abord profité pour affirmer son indépendance (845), mais l'un et l'autre se sont finalement effondrés sous les coups des vikings.

Cet effondrement est politique bien sûr, mais aussi littéraire car, après la mort d'Alain Fergent (1119), les ducs de Bretagne ne parlent même plus breton... c'est alors que des mots français se mettent à envahir le vocabulaire.

Le vocabulaire breton doit ainsi beaucoup au latin et à l'ancien français, mais nous ne nous en rendons pas toujours compte car ces deux langues sont mortes : qui sait que *nikun* vient de *nec unus*, par exemple, ou que *menel*, *chalañ*, et *ostiz* viennent du français ?

Le français devient finalement la seule langue du pouvoir (c'est en français que la *Très ancienne coutume de Bretagne* est rédigée vers 1320) et la langue de la cour. Le breton n'est plus guère que la langue du peuple en Basse-Bretagne.

Saluons quand même la malice des scribes, qui ont fait de la résistance à leur manière en glissant des bouts de chansons dans... des ouvrages pieux. Voici la chanson d'**Ivonet Omnès** :

An guen heguen am louenas
An hegarat an lacat glas

Ce qui donnerait en français « La (fille) à la joue blanche m'a réjoui, l'aimable, celle à l'œil bleu¹ ».

Lorsque les choses vont mieux, et que les ducs de Bretagne cherchent à reprendre leur rang parmi les grands de ce monde, ils se réapproprient donc leur passé breton mais... en français.

De toute façon, il ne faut pas oublier que les « historiens » de cette époque sont plutôt des écrivains que des savants. Voici comment **Pierre Le Baud** décrit en 1505 les débuts du roi Arthur :

Assez tôt après la mort du roi Uther Pendragon, s'assemblèrent les seigneurs de la Grande Bretagne en la cité de Scilestre, en laquelle Arthur, fils dudit Uther, très beau jouvenceau de l'âge de quinze ans, fut par Dubrice, archevêque de la cité des légions, consacré et couronné à roi de ladite Bretagne à la requête des devant dits seigneurs. Lequel Arthur ainsi fait roi nouvellement se disposa de guerroyer les Saxons qui se multipliaient par chacun jour en son royaume en venant de Germanie et par l'aide de Colgrin, leur duc, s'efforçaient en exterminer les Bretons ; et pour ce faire s'en alla en Heborate atout [avec] la juvente du pays. Mais quand Colgrin en ouït la nouvelle, il assembla et

joignit avec ses Saxons, les Pictes et les Écossais et atout [avec] son merveilleux ost vint Arthur et ses Bretons rencontrer juxte les rives du fleuve du Glas. Si y eut à l'assemblée des deux osts bataille merveilleuse et horrible, car de chacune partie combattirent tellement que par peu qu'ils ne churent [tombèrent] tous morts ou navrés en la place...

Cette littérature de cour a tout de même fière allure ! D'ailleurs, elle ne se fait pas seulement l'écho du passé, elle sait aussi se faire aussi l'écho de son temps.

Un poète comme **Jean Meschinot** (vers 1420-1491) n'hésite même pas à s'en prendre aux rois de France en personne lorsque ceux-ci se font menaçants. Ce sont alors des...

...vieux qui par abusion
Prennent l'honneur qui ne leur appartient.
Il connaîtront en la conclusion
Leur petit fait par claire vision.
Ceux sont heureux que Dieu de sa part tient.
Qui fait les maux sous couleur de justice,
Innocent saint tout fourré de malice*, (le roi de France Louis XI)
Se verra choir* en bien grand' servitude, (tomber)
À peine aura bon an, mois, ni semaine,
Et si sera en conduite incertaine,
Tout nu d'honneur et de béatitude.

La littérature des enclos paroissiaux

La cour brille de mille feux, mais le peuple n'en voit pas grand chose et se tourne plutôt vers les étoiles. C'est la ferveur religieuse de cette époque qui nous a laissé les monuments de grâce et de granit que sont les enclos paroissiaux.

Les enclos paroissiaux sont des espaces sacrés délimités par une enceinte et qui contiennent l'église et le cimetière, ainsi que divers monuments, comme le calvaire, l'ossuaire, la porte triomphale et la fontaine.

Cette ferveur religieuse laisse également des monuments littéraires dans tous les sens du terme : ce sont des œuvres colossales (plusieurs milliers de vers) taillées dans une langue incrustée de mots français, mais finement ciselée à l'aide des rimes internes. Quels sont ces monuments ?

Ce sont tout d'abord des pièces de théâtre qui durent plusieurs heures et qui demandent beaucoup de comédiens. Des villages entiers ont dû se prendre au jeu, et le théâtre est toujours resté très populaire en Basse-Bretagne.

À côté des scènes de dévotions souvent fort longues, on trouve aussi des scènes de la vie courante. Ainsi, lorsque Sainte Barbe s'enfuit pour se consacrer à Dieu, elle croise deux bergers qui jouent à la pelote (vous pouvez vous amuser à retrouver les rimes internes).

RIUALEN

Ha ! Gueguen, Gueguen.

GUEGUEN

Petra so a mall ? Riualen.

RIUALLEN

A ny ya, Gueguen, dan menez
Da miret hon deffuet vetez
Hac eno, dram fez, on bezo
Amser euit ober cher mat
Me meus a crenn silsiuenn plat
Ha boutailhat a guin mat so.

GUEGUEN

Ya, dempny ha me benuyo ;
Daz hem auanc a te danczo
Cza ! eomp affo, non guelo den.

RIUALLEN

Pebez hoary on be ny quen ?
Mar bez anezy yenien
Deomp, Gueguen, don em pourmenaff.

GUEGUEN

Guell eu deompny frisq diuiscaff
Da mellat ha da ebataff
Euit hon em tommaff a mat.

RIUALLEN

Heman so taul sech a brech mat
A ya tizmat hac a pat pell.
Horell !

GUEGUEN

A te teux affet guelet guell
Heb fellell tamm ma cammell,
Horell !²

Ce sont ensuite des *chants de Noël* qui témoignent à leur tour du lien que les Bretons ont toujours très étroitement maintenu entre la littérature et la musique.

Ce sont enfin des poèmes plus ou moins longs, mais essentiellement religieux eux aussi (le *Miroir de la Mort* de **Jean an Archer** compte ainsi plusieurs milliers de vers), et divers ouvrages religieux (un catéchisme, une profession de foi...).

Un Rabelais breton

La littérature bretonne de langue française se développe également. Outre la littérature de cour et les ouvrages historiques et politiques dont nous avons parlé plus haut, le vieux magistrat *Noël du Fail* se situe entre la veine « gargantuesque » de Rabelais et la philosophie de Montaigne.

Noël du Fail a publié ses histoires et ses réflexions dans les *Propos rustiques* (1547), les *Baliverneries d'Eutrapel* (1548) et les *Contes et discours d'Eutrapel* (1585).

Il se meut propos d'un tas d'hommes qui n'ont autre point pour se prévaloir et faire bien les grands contre leurs compagnons, qu'une bonne mine et piaffe jointe à l'accoutrement précieux et bien fait, et que beaucoup de tels pipeurs pour n'être découverts, tenaient les meilleures et les plus éminentes autorités aux gouvernements des Républiques : et se verra un songe creux bien accoutré, curant ses dents, ne répondant que par gestes et contenance, qui humera et engloutira par telle sourcilleuse taciturnité tous les honneurs et prérogatives d'un pays, duquel si le fond était examiné vous n'y trouveriez non plus que les Égyptiens en leur idole Isis, qui fut un gros chat, gras, en bon point, et appâté par les prêtres de cette belle diablesse. [...] Je leur ferais, dit Eutrapel, à ces ennuyeux et langards, comme fit un gentilhomme de ce pays à un Espagnol, jouant aux échecs, et les laisserais là plantés à reverdir, parler tout leur saoul, et quelqu'un pour leur répondre « hon », « oui », « voilà grand cas », « chose étrange », et semblables chevilles pour soutenir telles longueurs. L'Espagnol au moindre pion qu'on lui présentait était une grosse heure à songer, regarder, enfoncer les matières, quelle pièce il devait remuer et jouer ; le Breton ayant donné un échec, sachant que sur cette grosse décision il y avait un bois abattu pour un longtemps, se couche au lit, sa partie adverse tellement ententive à se dépêtrer qu'il n'en vit, sentit ni aperçut rien...

1 Traduction d'Émile Ernault

2 Texte d'Émile Ernault

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE BRETONNE

3 - ÊTRE OU... NE PLUS ÊTRE

La fin d'un monde

L'union de la Bretagne à la France est proclamée en 1532, mais la France fait bientôt face à la guerre civile puis à la guerre étrangère, ce qui la contraint à ménager les États de Bretagne. Elle s'efforce même de choisir ses gouverneurs dans l'ancienne famille ducale, comme le fameux duc de Mercœur (1582-1598).

Les États de Bretagne se sentent alors assez forts pour résister aux premières tentatives de centralisation : ils refoulent les premiers intendants (ancêtres de nos préfets) en 1636 et en 1647, ils rechignent sans cesse à voter de nouveaux impôts, et la révolte des Bonnets Rouges (1675) doit être réprimée dans le sang.

Mais la même année, Louis XIV impose un vote de l'impôt par simple... acclamation, et fait expédier le Parlement à Vannes jusqu'à ce qu'il impose ses intendants à Rennes (1689-1690). Ses guerres incessantes avec les Anglais et avec les Hollandais ruinent le commerce, et la misère est grande lorsque Louis XV monte sur le trône (1715).

La mise au pas politique se double d'une mise au pas religieuse. La Bretagne est déjà profondément croyante lorsque des missionnaires français se mettent à la parcourir, alors à quoi veulent-ils la « convertir » ? Ces missionnaires sont venus mettre la foi bretonne au diapason de la foi française, et le Tro Breizh lui-même disparaît.

Le Tro Breizh est le pèlerinage qui relie les sept évêchés traditionnels de la Bretagne (Quimper, Saint-Pol-de-Léon, Tréguier, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Dol-de-Bretagne et Vannes) en l'honneur des sept saints dits « fondateurs » (St Corentin, St Pol, St Tugdual, St Brieuc, St Malo, St Samson et St Patern).

Comme ça, les Bretons partent en pèlerinage sans sortir de Bretagne ! C'est aussi le seul pèlerinage de toute la Chrétienté qui soit circulaire : il n'y a pas de lieu de départ et il n'y a pas non plus de lieu d'arrivée. On part de chez soi et on rentre chez soi, c'est tout. Ce pèlerinage a été relancé il y a quelques années.

Les conséquences sur la littérature bretonne sont lourdes. La tradition celtique des rimes internes est remplacée par la tradition française des rimes finales, par exemple, et la langue bretonne emprunte sans discernement à la langue française. On parle même de « brezhoneg beleg » ou « breton de curé ».

Dans ces conditions, on comprend aisément que la littérature bretonne soit tombée au plus bas de son histoire. Un seul exemple du **père**

Maunoir (qui est bien loin d'être le pire) suffira (nous avons souligné les emprunts trop grossiers au français) :

« Superbité zo mamm
Da galz a pec'hedoù,
A deploromp amañ
Hep kaout remedoù :
Bombañoù, ha gloar vaen,
Ambition[,] rogoni,
C'hoant da plijout d'ar bed
Zo bugale dezhi.

Disentiñ, jaktesi [?],
Skandal, aheurtamant,
Diskord, ipokrizi,
Curiosité, ha c'hoant
Da vezañ enoret,
Ha meulet hep rezon,
Ganti ez int ganet
E pep lec'h ha sezon. [saison]

[...]

Da gas pell ar vis-se, [vice]
Remedoù kemerit,
Heuilhit humilité
E viot delivret,
Ha soñjit e tremen,
Hep dale ur momed,
Pep seurt gloar monden,
Madoù, ha pep kened... »

Cette mise au pas est consommée au début du XVIII^{ème} siècle. La littérature bretonne est ravalée au rang de littérature régionale, toute la vie culturelle se concentre désormais à Paris, et c'est donc là qu'un écrivain breton comme **Alain-René Lesage** obtiendra le succès avec des ouvrages comme *Turcaret* ou *l'Histoire de Gil Blas de Santillane*.

L'histoire de Gil Blas de Santillane est un roman picaresque où Gil Blas observe la société de son temps et se dit que, puisque les grands de ce monde sont des fripouilles, les petits peuvent bien l'être aussi...

« Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers allaient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés,

ils aperçurent, par hasard, auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes : « Aqui està encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias : Ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias. »

Le plus jeune des écoliers, qui étoit vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en liant de toute sa force :

– Rien n'est plus plaisant ! Ici est enfermée l'âme... Une âme enfermée !... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épithèque.

En achevant ces mots, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même :

– Il y a là-dessous quelque mystère ; je veux demeurer ici pour l'éclaircir.

Celui-ci laissa donc partir l'autre, et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étoient écrites ces paroles en latin : « Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent. »

L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié. »

Comment relever la tête ? La révolte de Pontcallec est écrasée (1718-1720), mais les États de Bretagne accordent jusqu'à 20.000 livres de subventions pour la monumentale *Histoire de Bretagne* (jusqu'en 1532) de **Guy-Alexis Lobineau** (1707).

Pourquoi 20.000 livres pour un livre d'histoire ? Parce que l'histoire n'est bien souvent qu'un moyen détourné de faire de la politique. Puisque les États de Bretagne ne peuvent plus émettre de prétentions sur le présent, ils en émettent sur le passé pour... se réserver l'avenir.

Guy-Alexis Lobineau relance ainsi des vieilles polémiques, qui ne sont d'ailleurs toujours pas closes aujourd'hui ! Il y soutient l'indépendance de la Bretagne au Haut-Moyen Âge. Les polémistes royaux ne s'y trompent pas, et l'attaquent violemment. Voici la réponse de Guy-Alexis Lobineau :

« Si mon adversaire veut bien me rendre justice, il ne m'accusera point de m'être fait un vain système par entêtement et par des vues secrètes

d'honorer la Bretagne aux dépens de la vérité. Si j'ai eu de l'entêtement, je n'en ai eu que pour cette vérité qu'on m'accuse d'avoir abandonnée dans le dessein de substituer une chimère à la place.

Si je n'ai pas dit que les Bretons « occupaient au commencement une si petite partie de cette grande monarchie, qu'à peine étaient-ils connus, et qu'il était plus difficile de les trouver que de les vaincre » ; si je n'ai pas dit toujours traité leurs chefs « d'aventuriers » ; si je n'ai pas parlé avec mépris de la naissance de Nominoé ; si pour rendre les Bretons vassaux de Rollon et de ses successeurs, je n'ai pas suivi le torrent des historiens de Normandie ; enfin si ne n'ai pas été partout dans les mêmes sentiments que mon adversaire tâche d'établir, j'ai cru suivre en cela, non pas l'impression de mes préjugés, mais des preuves qui m'ont semblé propres à détruire les préjugés des autres. »

On remarquera l'extrême prudence de Guy-Alexis Lobineau, qui ne s'affirme qu'au moyen des doubles négations... Les polémistes royaux chercheront à le « mouiller » dans la révolte de Pontcallec pour le réduire au silence.


C'est dans le même esprit que les mêmes États de Bretagne subventionnent aussi le tout aussi monumental dictionnaire de breton de **Louis Le Pelletier** (1752). Son titre complet donne le ton : *Dictionnaire de la langue bretonne, où l'on voit son antiquité, son affinité avec les anciennes langues, l'explication de plusieurs passages de l'Écriture sainte et des auteurs profanes, avec l'étymologie de plusieurs mots des autres langues.*

Qu'est ce que l'hébreu et l'Écriture sainte viennent faire là-dedans ? Il ne faut pas oublier que, sous l'Ancien Régime, les langues dignes de respect sont les langues sacrées, c'est-à-dire l'hébreu, le grec et le latin. La langue française elle-même a encore tellement de mal à se faire respecter que l'on parle toujours latin dans les cours d'école. Voici comment Louis Le Pelletier présente la langue bretonne :

« La langue celtique, qui subsiste encore aujourd'hui dans le breton armoricain et dans le breton du Pays de Galles, est l'une des plus anciennes langues de l'Univers. Son antiquité tient à celle des Celtes, et l'origine de ces peuples remonte jusqu'aux siècles les plus reculés.

Gomer, fils aîné de Japhet, est regardé par les plus habiles critiques comme le père des Celtes, et la tige d'où son sortis ces essaims innombrables de peuples qui, sous le nom de Celtes, ont peuplé successivement une partie de l'Asie et presque tout l'Occident. [...]

Quelle que soit cette langue [le breton], il paraît qu'elle sortait de l'Orient. Les mots qui la composent, la manière de les prononcer, le tour des phrases et le tissu du discours ont un rapport frappant et une convenance marquée avec les langues orientales. Samuel Bochart et



bien d'autres ont prétendu qu'elle descendait de l'hébreu. Baxter a trouvé dans la langue arménienne une quantité de mots celtiques, et il a cru qu'en bien des occasions il n'était pas possible d'entendre les langues orientales sans le secours du breton. [...] »

La classe, non ? Cela dit, heu... Je pense que c'est évident pour tout le monde mais, à tout hasard, je précise que Louis Le Pelletier a fait ce qu'on appelle aujourd'hui de l'intox... En fait, le breton n'a absolument rien à voir avec l'hébreu !

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE BRETONNE

4 - LE PRINTEMPS DES PEUPLES

La renaissance de la langue bretonne

La Révolution française (1789-1799) parle une langue et tient deux langages : celui de l'intérieur, où elle impose la nationalité française, et celui de l'extérieur, où elle libère les autres nationalités au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Malgré cette contradiction, c'est à ce moment, et la première fois depuis plus de deux cents ans qu'une génération d'écrivains bretons s'affirme et se met assez méthodiquement à la tâche.

Jean-Marie Le Gonidec (1775-1838) commence par rénover la langue bretonne en publiant une grammaire (1807), un dictionnaire (1821) et en commençant la traduction de la Bible (1827), tandis que **Joseph-Désiré de Goësbriand** (1784-1853) traduit à son tour les *Fables de La Fontaine* (1836) et tente même une petite épopée « nationale » sur *le Combat des Trente* (1837).

Pourquoi commencer par traduire la Bible et les fables ? Parce que c'est un passage hautement symbolique : il démontre que la langue est capable de prendre une forme « classique ». Que l'on songe à la traduction de la Bible en allemand par Martin Luther ou en anglais par le roi Jacques.

Voici la fable *Le renard et le raisin* adaptée par Joseph-Désiré de Goësbriand :

« Amzer zo bet gwechall Alanig al louarn,
(Eus a Normandi oa, a C'haskogn, eme darn),
A welas rezin kaer, ken tanav o c'hroc'hen !
 Hanter mouk, hanter melen,
 Uhel ouzh beg ur spalierenn.
Graet en dije ur pred an'e, gant ur joa vras :
Allaz ! kaer lammet zo, re uhel 'int, siwazh !
Souden, pa wel ervat ne c'hallo derez bout* : [bot]
Traoù trenk 'int, emezañ, mat hepken d'an dud sot.
Ha mat en deveus graet ; rak klemmoù, bezit sur,
Ne reont vat ebet, goude displijadur. »

Jean-Marie Le Gonidec a financé sa traduction de la Bible en suscitant l'intérêt de l'église protestante galloise. Celle-ci envoie bientôt le pasteur **John Jenkins** (1807-1872) à Morlaix (1834). C'est dans un breton plus accessible que John Jenkins poursuit la traduction de la Bible et que son converti **Guillaume Ricou** (1778-1848) retraduit les fables.

Voici la même fable *Le renard et le raisin* adaptée cette fois par Guillaume Ricou (notez la différence de registre et de style) :

Al louarn a voa trist e vin
O welet ur brankad rezin
A voa o komañs dareviñ,
Ma tezire ivez debriñ,
Ma klaske neuze ar voien
Da c'hallout gripañ e lodenn :
Met p'en devoa e boan kollet,
E zezirioù gantañ chomet,
E dristidigezh 'ya e joa,
Hag e lavaras er giz-mañ :
Ar rezin-se mat n'en dreint ket,
Rak bezañ ez eint c'hoazh re egr.

Sañs moral

An den a seblant ne gar ket
Ar pezh ne c'hell sur da gavet.

Notons en passant que c'est un autre pasteur gallois, William Jenkyn Jones, qui poussera François Jaffrennou (Taldir) à traduire l'hymne gallois pour en faire... l'hymne breton que nous connaissons tous, le *Bro gozh ma zadoù*.

Cela dit, la grande majorité des Bretons reste fidèle au catholicisme, et l'Église poursuit donc les activités missionnaires des siècles précédents même si, désormais, elle recourt aussi bien à des prêtres qu'à des écrivains laïcs comme **Pierre-Jean-Marie Le Scour** (1811-1870) et **Jean-Marie Le Jean** (1831-1877).

Sur le fond, rien de bien nouveau, mais sur la forme, la réforme de Le Gonidec fait de plus en plus d'adeptes. Voici un extrait d'un ouvrage pieux, *Hent ar Groaz*, publié à Morlaix en 1843. On remarque que les emprunts déraisonnables au français ont déjà disparu :

« Petra 'rit-hu, tud diboellet,
Bourrevien kriz divoder ?
O stagañ ouzh koad ken kalet
Izili 'zo ken tener ?
Allaz ! Allaz !
Daoust d'e vadelezhioù ken bras,
C'hwi her stag ouzh ar Groaz.

Pa varvas Jezuz er Groaz,
An heol a zeu da guzhet ;
Deiz, ar sklêrijenn a gollas,

Pep tra holl oe glac'haret :
Pec'her, pec'her,
Te hepken a chom dienkrez,
Hep gouelañ da wall vuhez. »

Enfin, une vieille tradition populaire d'humour caustique (souvent anticlérical et parfois même grivois) se prolonge en outre chez **Alexandre Lédan** (1777-1855), puis après lui chez **Prosper Proux** (1811-1873) et chez **Jean Cadiou** (1834-?). On vous en donne un petit aperçu :

Alexandre Lédan présente cette chanson comme les paroles d'une dañs-tro :

« Biskoazh ne c'hoarzhis kement all
'Vel e Pontekroaz an deiz all,
O welet, goude ar sarmon,
Ar biniou gant ar person.
Dañsit, merc'hed, grit ar bal,
Ha list ar c'hure da champal.

[...]

Me 'oar ervat petra zo kaoz
Eo grignous atav ar re gozh :
Gallout a raent, met n'hallont mui
Dañsal ha lammet koulz ha ni.
Dañsit, merc'hed, grit ar bal,
Ha list ar c'hure da champal.

[...]

Met na bermetit ket jamez
E ve tud fall en ho touez ;
N'eus na plijadur nag ebat
Nemet e kompagnunezh vat.
Dañsit, merc'hed, grit ar bal,
Ha list ar c'hure da champal. »

De la langue à la littérature bretonne

L'influence de Jean-Marie Le Gonidec se prolonge à la génération suivante, dont on peut retenir surtout trois écrivains bretons, car chacun d'eux laissera dans son sillage une assez nombreuse postérité littéraire :

Le très célèbre **Théodore Hersart de La Villemarqué** (1815-1895) publie le Barzhaz Breizh (1839-1867) et lance ainsi la mode des collectages, qui se poursuivra bien entendu avec son grand rival **François-Marie Luzel** (1821-1895), mais également avec **Jean-Marie de Penguern** (1807-1856) et **Narcisse Quellien** (1848-1902), par exemple.

Quelque soit l'authenticité du Barzhaz Breizh, on remarquera que La Villemarqué s'attache à faire revivre les grandes figures de la littérature celtique dans la littérature bretonne, comme ici le fameux Merlin l'enchanteur :

« – Merzhin, Merzhin, pelec'h it-hu,
Ken beure-se, gant ho ki du ?
Ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou !
Iou ! ou ! ou ! iou ! ou !

– Bet 'on bet kas kavout an tu,
Da gavout tremañ* an ui ruz, [dre amañ]

An ui ruz an naer vorek,
War lez an aod 'toull ar garreg.

Mont a ran da glask d'ar flourenn,
Ar beler glas ha 'n aour-geotenn,

Hag ar varruhel* an dervenn, [uhelvarr]
E-kreiz ar c'hoad 'lez ar feunteun.

– Merzhin ! Merzhin ! distroit en-dro,
Laoskit ar varr gant an derv,

Hag ar beler gant ar flourenn,
Kerkoulz hag an aour-geotenn,

Hag an ui ruz an naer vorek,
'Touez an oen toull ar garreg.

Merzhin ! Merzhin ! distroit en-drou*, [en-dro]
N'en deus divinour nemet Dou*! [Doue] »

Auguste Brizeux (1803-1858) est longtemps resté aussi célèbre que La Villemarqué, car c'est lui qui ouvre la voie à la poésie d'inspiration plus personnelle avec *Telemn Arvor* (1844). Son empreinte se retrouve chez presque tous les poètes bretons des générations suivantes, à tel point qu'il sera encore chanté bien des années plus tard par **Erwan Berthou** (1904) et par **Toussaint Le Garrec** (1935).

Brizeux a commencé sa carrière littéraire dans la mouvance romantique parisienne, mais il a parfaitement su l'adapter à la sensibilité bretonne. Voici ci-dessous son poème *an Delelln* (la harpe) :

Dilezet war gerreg ar mor,
Tevel a rae an delelln aour,

He c'horfig hanter zigoret
Hag he c'herdenigoù torret.

O welet un dizeur ken bras
Va c'halon ivez a rannas ;
Me 'gavas ennañ un nervenn,
Hag hi 'stagas ouzh an delenn,
Ur gordennig a garantez ;
Ar re all a stagis ivez.
Evit pep oad, evit pep stad,
Bremañ 'son ar sonerezh vat. –
Sonit, delenn ! – Ar Vretoned
Kalz konfort, allaz ! n'o deus ket.

Enfin, M^{gr} **Jean-Marie Le Joubioux** (1806-1888) relance la littérature vannetaise avec *Doue ha ma bro* (1844), un recueil de poésies dont l'inspiration religieuse se prolongera tout naturellement jusqu'au siècle suivant avec **Jean-Baptiste Oliero** (1856-1930), **Joseph-Marie Le Bayon** (1876-1935) et bien sûr le grand **Jean-Pierre Calloc'h** (1888-1917).

Dans ce poème intitulé *ar Pec'hour* ou *le Pécheur*, on est immédiatement frappé par l'ardeur religieuse qui comble le vide du moi. L'œuvre de Jean-Marie Le Joubioux annonce déjà celle de Jean-Pierre Calloc'h.

« An deiz zo kaer, an heol leun a splannder ;
Ar bokedoù a c'holo ar pradoù ;
Deut eo an hañv, pehini a c'hoantaer,
A pa ver klañv, gant kalz a huanadoù !
An durzhunell a zo deut da ganiñ
E-tal ma dor, evit ma levenez ;
Met netra mui ne 'c'hell ma konfortiñ :
Klañv ha klemmus atav eo ma ene !

Pep tra er bed a rae ma flijadur,
Pa y-aen, yaouank, d'an iliz 'vit pediñ :
Gwenn oe m'ene[añ] a bep kousiadur* ! [saotradur]
An amzer-se a zo aet pell diouzhin.
An eostig-noz a sav bepred e vouezh*, [W voéh]
E vouezh ken kaer bremañ evel neuze ;
Eñ a ra e-tal ma dor e neizh* : [W néh]
Klañv ha klemmus atav eo ma ene !

Ar bokedoù a sklingern* da vintin, [lugern]
Ha kent an noz en o gweler gweñvet !
'Vel bokedoù, kent pell e tremenin ;
Kent pell e vin 'barzh e'm bez astennet !

Ne ran ket forzh : deus, o marv ! da'm c'hemer
Ha pa gari : lam ganin ma buhez ;
Re hir eo bet, re hir eo ma amzer :
Klañv ha klemmus atav eo ma ene ! [...] »

La littérature bretonne de langue française

Les écrivains bretons de langue française ne manquent pas. Mentionnons **François-René de Châteaubriand** (1768-1848) bien sûr, le polémiste **Félicité-Robert de Lamennais** (1782-1854), le romancier **Paul Féval** (1816-1887) et le critique **Ernest Hello** (1828-1885).

Mais comme la littérature bretonne de langue bretonne n'est pas encore une évidence, on peut comprendre que la littérature bretonne de langue française le soit encore moins, d'autant que les écrivains font souvent toute leur carrière à Paris, et que les préjugés ont la vie dure.


Voici d'ailleurs comment l'écrivain breton **Émile Souvestre** (1806-1854) parlait de ces préjugés dans *Les derniers Bretons* :

« Il s'est trouvé des Parisiens qui, un beau jour, ayant du loisir, ont eu l'idée de faire un voyage en Bretagne, par désœuvrement, comme s'il se fût agi d'une promenade aux eaux de Barèges. Ils avaient entendu dire qu'il y avait de ce côté une nature sauvage et bizarre, une race têtue qui faisait encore le signe de la croix et pliait le genou devant Dieu ! C'était à voir, au dix-neuvième siècle ; aussi ont-ils fait leurs malles et sont-ils partis.

Mais à peine arrivés au milieu de nos landes, un indicible étonnement les a saisis. Ils ont cherché autour d'eux le peuple moyen-âge qu'ils avaient rêvé, peuple à gants de buffle, à pourpoint de serge mi-parti, toujours la rapière au poing et le mort-dieu à la bouche [...] et, au lieu de cela, ils n'ont aperçu qu'une population à longue chevelure, à bragoù bras, silencieuse et grave comme les calvaires de granit parmi lesquels elle vit. [...] et, au lieu de la prose de Froissard, ils ont entendu une langue dure, aux inflexions âpres et sifflantes. [...]

Et une fois de retour, Dieu sait quels récits. [...] Ils avaient cherché ce caractère original qu'on leur avait tant vanté, et n'avaient rien aperçu qui ne se trouvât ailleurs. D'autres, au contraire, la représentaient comme un pays plus curieux à étudier que la Nouvelle-Hollande. Le journal de terre s'y achetait six liards, la greffe n'y était pas encore connue, et les hommes mangeaient à l'auge, comme les pourceaux civilisés de Poissy. [...]

Jugez quel émoi au récit de ces nouveaux Colomb ! Les bourgeois du Marais en frémissaient d'horreur ; les têtes les plus chaudes d'avertir le gouvernement, et, un beau jour, la Chambre des députés recevait une



pétition dans laquelle on signalait la barbarie de la Bretagne, où l'on parlait un patois inintelligible (pour ceux qui ne le comprenaient pas), et par laquelle on suppliait le gouvernement de répandre dans cette malheureuse contrée la langue de Voltaire et de Rousseau, cette langue si éloquente et si gracieuse dans la bouche d'un paysan champenois ou d'un gamin de Paris*. » [Émile Souvestre fait ici preuve d'ironie]

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE BRETONNE

5 - UN CIEL BIEN CHARGÉ

Feiz ha Breizh

La fin du XIX^{ème} siècle voit ressurgir les principes révolutionnaires. La III^{ème} République (1875) crée un enseignement laïc et en français (1881-1882), interdit la prédication en breton (1902) et proclame la séparation de l'Église et de l'État (1905).

Le clergé craint alors que la langue française ne véhicule l'esprit de Voltaire, et il se met à l'ouvrage pour que ce soit la littérature bretonne qui touche la grande masse des fidèles. La devise de ce mouvement se répand : « Feiz ha Breizh » ou « la foi et la Bretagne ».

Des journaux catholiques et en breton voient ainsi le jour, comme *Feiz ha Breizh* (1865-1884 puis 1900-1944) et *Kroaz ar Vretoned* (1898-1920) par exemple. Voici le programme que *Feiz ha Breizh* place en tête de son premier numéro :

« Evit gloar Doue ha mad ar bobl

Setu amañ douetus bras kentañ gazetenn 'zo bet skrivet e brezhoneg. Pep tra zo dister en e c'henivelezh, pep tra en deus poan o tont er bed. Pep genivelezh zo poanius, a-dalek genivelezh an den betek genivelezh ur gazetenn, ha setu petra 'laka nec'het neb zo karget da ren ar gazetenn-mañ ; met ivez d'an oad kentañ-se e ra an holl peurliesañ degemer mat, ha setu petra 'ro esperañs ha kalon da gomañs, dreist pep tra o c'houzout pe ger mat eo ar re da bere ez aer da skrivañ.

E galleg n'eo ket gazetennoù a vank. Met ar re a oar lenn er c'hartermañ hag o defe c'hoant da zeskiñ un dra bennak, n'ouzont ket holl ar galleg. Ouzhpenn zo, ar c'hazetennoù galleg zo nebeut anezho hag a ve mat da lakaat etre daouarn an holl. E-lec'h bezañ kelennet ganto war ar mat, e c'hallfed deskiñ gevier. Amañ da vihanañ, ma na gav ket al lenner kalz a ouiziegezh, n'en deus ket ezhomm da gaout aon na ve tromplet, peogwir kement a vezo lakaet dirak e zaoulagad a deuy a-berzh an Aotrou 'n Eskob e-unan, e Vikel-Vras pe ar re a labour eus o ferzh. Ar pezh ne deuy ket eus o dorn, a vezo da vihanañ aprouvet ganto. [...] »

Beaucoup de prêtres se mettent alors à écrire en breton, principalement des pièces de théâtre, car ce spectacle attire les foules. L'abbé **Joseph-Marie Le Bayon** (1876-1935) est même dispensé de cure pour pouvoir écrire plus à son aise. Il faut dire que ses pièces de théâtre font venir plusieurs milliers de spectateurs !

L'abbé Joseph-Marie Le Bayon n'hésite d'ailleurs pas à se moquer du clergé. Ici, le recteur est épouvanté par les visions de Nikolazig, qui dit voir Sainte Anne mais commence aussi à attirer dangereusement l'attention... qu'il se tienne tranquille !

« NIKOLAZIG

Truez ouzhin, Aotrou Person !

AR PERSON

Servijet mat ez peus 'n Aotrou Doue, Ivon,
Met an diaoul a zo mestr hiziv en da galon.
Hennezh en deus roet lamm da ouzhpenn ur sant,
Hennezh en deus kollet Judas, diaoul an arc'hant.
Kas ganez an aour-se ; dit 'int ; distal an daol
Eus an aour milliget 'neus roet dit an diaoul.
Truez am eus ouzhit, met ret eo skeiñ mibion
'Vit distagañ, diouzh ar wezenn vat, ar barr brein.
Setu perak a-dalek hiziv n'hellin ket,
Ivon Nikolazig, ma chomez aheurtet
En da soñjoù 'vel-se da lezel da dostaat
Ken ouzh an daol santel 'vel ar gristenien vat.
An dud a drompler, nann Doue ! Diwall emañ
E vallozh prest da gouezhañ warnout, war Geranna,
War ho madoù, warnoc'h-c'hwi holl tud direzon
Ma ne selaouit ket avizoù ho person. »

Mentionnons également les abbés **Jean Roudot** (1871-1921), **Jean-Marie Perrot** (1877-1943) ou **François Le Du** pour le théâtre, mais aussi les abbés **François Le May** (1852-1916), **Jean Bourdoulous** (1855-1916) et bien d'autres pour la poésie.

Dans ce poème, François Le May sait fait preuve de délicatesse :

« Me zo fleurenn ar vraventez,
Ganet ouzh glizh ar gouloù-deiz,
Flamm 've ma liv ha flour atav,
Ar roz eo ma gwir anv :
'Trezek an neñv, 'vel ur bedenn,
Va gwerz vat a bign da c'houlenn
– M'am bezo, kent ma vin gweñvet,
Un devezh muioc'h a c'hened.

'Vidon an heol a c'hoarzh, a splann,
Al laboused laouen a gan,
Ar bapelenn* gant e askell [ar valafenn ?]
Va dorlot ha va diduell :

Neuze d'an neñv, 'vel ur bedenn,
Va gwerz vat 'sav gant an aezhenn,
– Da c'houl' c'hoazh, kent ma vin gweñvet,
Un deiz muioc'h a eürusted.

Bremaik ma delioù krazet,
Ma c'halonig paour disec'het,
Ha dismantret ma c'hurunenn,
'Kouezhin, allaz ! war an dachenn :
Met en ur vervel, koulskoude,
Va gwerz vat 'bigno c'hoazh d'an ne[ñv],
– Da lâret grad-vat ha bennozh
Dre ma vin bet ur boked roz. »

En outre, de simples fidèles comme **Adrien de Carné** (1854-1943), **Pierre Pronost** (1861-1909), **Claude Le Prat** (1875-1926) ou **Auguste Bocher** (1878-1944) se mettent également à écrire des pièces de théâtre ou de la poésie.

Nous avons vu que le clergé n'écrivait pas que sur la foi et, inversement, les laïcs n'écrivent pas seulement sur l'amour de leur pays. Dans ce poème, Pierre Pronost médite ainsi sur la condition humaine.

« Bihan 'vel ur c'hwibuenn a-zindan ar c'hoabr glas,
En draonienn, er menez, pe c'hoazh war ar mor bras,
An den, petra 'c'hallfe talvezout war an douar ?
Daoust hag ar soñjezon a nij eus e spered
Ne c'hallfe ket pignat dreist an heol, ar stered,
Betek ur sklêrijenn ha n'he deus ket he far ?

Eus a vil vloaz da vil vloaz pa weler ar reier
O chom hep uzañ tamm a-zindan an amzer,
Perak e vreïn an den evel un amprevan ?
Ha perak bezañ roet dezhañ kalon ha penn ?
Perak e vuhez zo berr evel ul luc'hedenn
A red er c'houmoul du d'an devezhioù taran ?

Perak ? Abalamour n'eo ket graet 'vit an douar,
Ganet eo 'vit gounit un deiz ar vro dispar
O doa kollet hon tad hag hor mamm disensus.
Bepred an den a dle sevel uheloc'h e benn,
Bez en deus un Ene, bez ez eo dioc'h ur ouenn
Ha ne c'hall ket mervel : ouenn an Doue galloudus. »

On fera enfin un cas à part de **Jean-Pierre Calloc'h** (1888-1917) dont l'œuvre hors du commun est connue bien au-delà des frontières de la Bretagne. Qui n'a jamais entendu Yann-Fañch Keme-ner et Gilles Servat chanter « me zo ganet e-kreiz ar mor » ?

« Me zo ganet e-kreiz ar mor
Teir lev er maez ;
Un tiig gwenn du-hont em eus,
Ar banal 'gresk e-tal an nor
Hag al lann a c'hol an avaez.
Me zo ganet e-kreiz ar mor,
E bro Arvor.

Ma zad a oa, 'vel e dadoù,
Ur martolod ;
Bevet en deus kuzh ha diglod
– Ar paour ne gan den e glodoù –
Bemdez-bemnoz war ar mor blod.
Ma zad a oa, 'vel e dadoù,
Stlejour-rouedoù.

Ma mamm ivez a labour[a]
– Ha gwenn he blev – ;
Ganti, ar c'hwez war hon taloù,
Desket em eus bihanig tra,
Mediñ ha tenniñ avaloù.
Ma mamm ivez a labour[a]
D'c'hounit bara... »

Le Gorsedd

L'influence galloise déborde du cadre étroit des missions protestantes et contribue à relever la littérature bretonne en implantant le Gorsedd. Le Gorsedd est un collège de « druides » sans véritable appartenance religieuse.

L'influence du Gorsedd est surtout liée à trois de ses membres : **Erwan Berthou** (1861-1933), **Toussaint Le Garrec** (1862-1939) et **François Jaffrenou** plus connu sous le nom de *Taldir* (1879-1956).

Les membres du Gorsedd valorisent la Bretagne païenne sans rompre avec la Bretagne chrétienne : Toussaint Le Garrec écrit ainsi une prière à Sainte Anne avant de donner dans Hollvelen une représentation très peu catholique du mariage !

« NERZHVEUR
Lâret 'meus, ha ne vo birviken dislâret,
Da verc'h koant Hollvelen eo va muiañ-karet.
Ra gouezho war va fenn holl gurunoù Taran

Ma n'eo ket hi dreist an holl verc'hed a garan !
Hogen, n'ouzon ket c'hoazh pe 'vit ur bloaz hepken
He c'hemerin, pe 'vit ar vuhez penn-da-benn ;
Ha gant se, gra daou briz, unan 'vit pep doare.
'Benn ar Gouel e welin war beseurt troad bale.

MINTER

Me na ran forzh ebet ; rak n'am bo ket a goll
Nag e teufe 'r baotrez goude bloaz 'maez a roll :
Gwazed a vo bepred o redek war he lerc'h,
Ha traoù 'vo roet din adarre 'vit va merc'h.
Set' amañ diganit ar priz a c'houlennan
Da vezañ rentet din em forzh, da Gouel an Hañv,
'Raok kuzh-heol, mar ve graet an eured da viken,
Hag hanter kement all mar ve bloaziek hepken :
Div gazeg leun, pevar marc'h gwenn, pevar marc'h ruz,
Peder ebeulez wenn, ha pevar ebeul du ;
Peder dousenn deñved, dek pemoc'h a c'hwec'h miz,
Dek buoc'h, dek ounner, ha daouzek tarv brizh.
Kement-se 'dalve din dioueret Hollvelen... »

Certains membres du Gorsedd essaient d'aller plus loin et de développer une réflexion philosophique. Ainsi, Erwan Berthou se sert du gallois pour constituer un vocabulaire abstrait (et quelque peu ésotérique) dans *Dindan derv an Drouized* (1931) :

« Bezañ ez eus pemp elfenn : KALAS, GWYAR, FUN, UVEL ha
NWYVRE (Kaleter, dourder, aezhennder, tander ha neñvder).
Diouzh KALAS e teu ar c'horfoù, da lâret eo an douar ha pep korf
kalet ;

Diouzh GWYAR e teu ar glebder ha pep teuzusted,
Diouzh FUN e teu pep c'hwezhadenn, pep avel, pep alan hag aer ;
Diouzh UVEL e teu pep tommder, pep tan ha gouloù ;
Ha diouzh NWYVRE e teu pep buhez, pep keflusk, pep spered, pep
ene deneleg, ha diouzh e unanidigezh gant an elfennoù all e tarz
pep buhez.

Hag en NWYVRE, hag en e gaerder-dreist, hag e-maez a bep tra all
disheñval, emañ Doue, rak Doue a zo Nwyvre, ha n'ez eus ennañ na
nevezidigezh, na marv, na gwastadur (pe breinadur) na digresk, da
lâret eo : n'ez eus na lec'h nag amzer, 'lec'h n'emañ ket Doue.

Tennet diouzh ar Barddas, L.I.d. 382

NOTENN

An droidigezh saoz, displeget er Barddas, 'keñver-ha-keñver gant ar c'hembraeg, ne dro ket ar gerioù Calas, Ufel, Nwyvre (reiñ a ra anezhe evel m'emaint-i) ; gwyar a zo troet gant fluidity, Ffun gant breath, da lâret eo alan.

Er skritur kembraeg, e meur a lec'h, Nwyvre ha Nef (pe Nev) a zo roet an eil evit egile ; Nef (pe Nev) n'eo ket troet e saozneg. Ar Barddas a ro ivez Awyr, da lâret eo aer (Ffun, Wybr), Haul, da lâret eo heol (tan, ufel, uddel) ; Nwyvre (Enyded, Nyfel).

Er geriadurioù kembraeg nevez e kaver Nwyvre : yr elfen dan, ether ; nwyf : pervading element, da lâret, e galleg, pénétrant élément ; Enyded : padelezh, amzer, ec'honder ; Ufelai : oxygène ; Kaled : kaleter.

Ac'hane em eus troet :

CALAS : kaleter

GWYAR : dourder

FUN : aezhennder

UFEL : tander

NWYVRE : neñvder, éther »

La littérature bretonne à l'aube de la modernité

La littérature bretonne se développe donc au début du XX^{ème} siècle, mais les écrivains bretons peinent encore à sortir des sentiers battus. Voici ce que Joseph Loth constate à l'issue du concours littéraire organisé par l'Union Régionaliste Bretonne :

« ...A prendre l'ensemble, il n'est encore que trop visible que nous ne sommes pas débarrassés du bric-à-brac démodé qui encombre nos ateliers de poètes. Il serait temps d'en finir. Oui, il est bien entendu que la Bretagne est le plus beau pays du monde, avec la mer autour, la forêt au milieu ; entendu, que c'est une terre de granit recouverte de chêne [...]. Je le sais, mon ami Fañch, tu me l'as assez chanté : ton clocher est le plus beau d'alentour ; ta douce a les cheveux de lin à moins qu'ils ne soient noirs comme ceux du corbeau, des joues rouges comme la rose, le visage blanc comme le lait dans un pot noir, etc. Maintenant écoute le concert des flots de notre océan, ce que dit le vent en passant sur la lande ou dans les bois ; prête l'oreille aux voix de nos ancêtres parlant par la bouche de nos conteurs et de nos chanteurs populaires. [...] Nos légendes, les romans bretons dans la littérature française du Moyen-

Age, les Mabinogion, la poésie lyrique galloise peut-être, sont encore autant de sources variées et intarissables de vraie poésie.

Il faudrait aussi que l'histoire fût respectée. On est honteux de se trouver encore en présence de druides d'opéra comique, de fabuleux ovates, de Chouans ornés de toutes les vertus, de Bleus affligés de tous les vices, etc. Nos poètes se résigneront, je l'espère, à apprendre l'histoire de Bretagne ailleurs que dans le *Barzhaz Breizh...* »

Quelques auteurs commencent à se démarquer comme le groupe des « X3 » : le professeur **Emile Ernault** (1852-1938), **François Vallée** (1860-1949) et **Meven Mordiern** (1878-1949) font revivre l'antiquité celtique dans *Sketla Segobrani* (1923-1925).

De son côté, **Tanguy Malmanche** (1875-1953) publie des pièces de théâtre, dont on retiendra surtout deux chefs d'oeuvre : les pièces de théâtre *Gurvan, ar marc'heg estrañjour* (1923) et *Ar Baganiz* (1931).

Mais surtout, une nouvelle génération commence à se grouper autour de **Roparz Hemon** (1900-1978) : **Jakez Riou**(1899-1937), **Youenn Drezen** (1899-1978)... Cette génération va faire entrer les avions et les voitures dans la littérature bretonne, et c'est une autre histoire qui commence.

Jakez Riou est surtout célèbre pour ses nouvelles, dont la plus grande partie a été publiée dans le recueil *Geotenn ar Werc'hez*. La nouvelle *Tan war c'horre Kemenez* est un roman qui n'aurait jamais été achevé...

« ...Ne c'houlennas ket digant e vab, gourvezet war ur fard kerdin e diaraog ar vag, petra 'dalveze an tan war c'horre an enezenn, rak ne ouie ket hiroc'h egetañ, na digant ar gedour a zegase da Gonk, rak ouzh e welout alvaonet, e oa aes d'ar sturier gouzout ne oa hini anezho o-zri evit ober d'ur goulenn ur respont dereat. [...]

Kerkent ha ma'z erruas ar vag e porzh Konk, Kerfriden a gemennas d'e vab eoriañ anezhi tost d'ar c'hal ha kemer al levnedeg, pesketaet e-tal an tour-tan, – eno e vez kavet al levnedeg ar saourusañ, – evit o c'has d'ar gêr ; hag eñ a yeas war-eeun da di an archerien. [...]

Gwall nec'het en em gavas ar archerien. Hep mar ebet, e oa c'hoarvezet darvoud e Kemenez, rak tan war c'horre an inizi, a zo evel ar banniel du war lein an tourioù-tan, hag a ro da c'houzout eo c'hoarvezet ur gwall zarvoud bennak. Mestr an archerien, ar wech kentañ dezhañ klevout anv eus seurt tra, ne ouie ket gwall vat petra ober, mont da Gemenez pa chom hep mont, pa voe gwelet ur vagig he gouelioù digor o tont eus tu an enezenn.

Bag ar Foll an hini oa.

An itron Foll brudet en holl inizi, a veve gant ur mab nemetañ, e Kemenez, gant un ugent bezhiner bennak, lakepoded ha forbaned deut di da labourat pell diouzh archer ha barner. »

La littérature bretonne de langue française

Des écrivains bretons s'assument en tant que tels, et n'ont plus peur d'être qualifiés de « folkloriques ». La littérature bretonne de langue française devient donc plus beaucoup plus évidente.

Ainsi, **Anatole Le Braz** (1859-1926) et **Charles Le Goffic** (1863-1932) sont restés fameux, et le second entrera même à l'*Union Régionaliste Bretonne* en 1898 avant d'entrer à... l'*Académie Française* en 1930.

C'est à la fin du XIX^{ème} siècle que des écrivains bretons comme Narcisse Quellien constituent la communauté bretonne de Paris avec les *dîners celtiques*, par exemple. Charles Le Goffic s'en fait l'écho dans ce poème, car l'existence même de cette communauté démontre bien que l'on n'est pas Breton simplement parce qu'on vit en Bretagne : il s'agit au contraire d'une appartenance beaucoup plus profonde, et qui touche à l'identité.

« Hélas ! tu n'es plus une paysanne ;
Le mal des cités a pâli ton front,
Mais tu peux aller de Paimpol à Vanne,
Les gens du pays te reconnaîtront.

Car ton corps n'a point de grâces serviles ;
Tu n'as pas changé ton pas nonchalant ;
Et ta voix, rebelle au parler des villes,
A gardé son timbre augural et lent.

Et je ne sais quoi dans ton amour même,
Un geste fuyant, des regards gênés,
Évoque en mon cœur le pays que j'aime,
Le pays très chaste où nous sommes nés. »

Notons également que le grand écrivain breton **Victor Ségalen** (1878-1919) a commencé par écrire en breton avec *A-dreuz an Arvor* (1899) avant d'écrire en français, et que l'autre grand écrivain breton **Max Jacob** (1876-1944) a fait la part belle à l'influence celtique de son enfance dans les *Poèmes de Morvan le Gaélique* (publiés en 1953).